CRITIQUE, danse. BORDEAUX, Grand-Théâtre (du 10 au 31 décembre 2022). PROKOFIEV : « Cendrillon » par David BINTLEY et le Ballet de l'Opéra national de Bordeaux

En cette période de fêtes, le Grand-Théâtre de Bordeaux accueille une *Cendrillon* de Sergueï Prokofiev qui ne ressemble pas tout à fait à celle des images d'Épinal. La production de David Bintley, créée en 2010 pour le *Birmingham Royal Ballet* et désormais inscrite au répertoire du Ballet de l'Opéra National de Bordeaux, refuse la facilité du pur divertissement enfantin pour offrir un conte « *vrai et authentique*« , selon les mots du directeur de la danse Éric Quilleré. Le pari est ambitieux : déplacer la pantomime vers un univers onirique, sans rien perdre de la magie propre au conte.

Ce qui frappe d'emblée dans la conception de Bintley, c'est la manière dont le chorégraphe assume la part d'ombre du conte. Point de father Noël clinquant ni de couronne en carton-pâte : la Cendrillon que nous voyons laver le sol d'une cuisine humide et grise est une jeune femme dont la solitude et le chagrin sont palpables. La scénographie de **John Macfarlane**, avec ses accents à la Jules Verne, installe un ailleurs

étrange et poétique, où les mécanismes d'horlogerie et les rouages visibles remplacent les fumées de conte de fées. L'arrivée de la marraine-fée, les danses des saisons, le carrosse de verre : tout concourt à un émerveillement qui ne renie jamais l'intelligence du spectateur. Le tableau du bal, avec ses tons de bordeaux et de bleu nuit, est une fête visuelle dont la somptuosité n'étouffe jamais la charge émotionnelle.



La chorégraphie de Bintley elle-même cultive une élégance néoclassique sans esbroufe. Les bras s'allongent, les pointes sont précises, les tours nets, mais le geste n'est jamais gratuit : il raconte quelque chose. Les pas de deux, en particulier, ménagent des moments de suspension où la technique s'efface devant l'expression d'un lien amoureux en train de se tisser. Les sœurs mal nommées — Dumpy et Skinny —

apportent une respiration comique bienvenue, sans que la caricature ne vienne désamorcer la cruauté réelle des premières scènes. Le trio des méchantes, et surtout la belle-mère, installe une tension qui donne à la libération finale une saveur d'autant plus douce.

Mais le véritable coup de théâtre reste l'horloge. Au moment où minuit menace, une mécanique gigantesque se met en branle, avec ses engrenages, sa vapeur, son implacable compte à rebours. C'est là que la mise en scène de Bintley touche à quelque chose de rare : le frisson du conte, non par l'artifice, mais par la précision d'un dispositif scénique qui rend le temps sensible. Cendrillon ne fuit pas un carrosse qui se transforme en citrouille ; elle échappe à l'engloutissement d'un monde mécanique, et l'on comprend soudain que ce ballet parle aussi de la fragilité d'un bonheur qui doit s'arracher au temps.



Cette exigence de vérité émotionnelle trouve son incarnation la plus éclatante dans la première distribution. **Mélissa Patriarche**, titulaire du rôle-titre, n'est pas une Cendrillon de porcelaine : sa technique solide, ses talents de comédienne et sa façon d'occuper la scène sans jamais forcer l'attention donnent à la jeune fille une présence vibrante. Face à elle, **Diego Lima** compose un Prince à la fois athlétique et sincère, dont l'accompagnement précis et généreux fait littéralement décoller les pas de deux. Leur complicité, déjà remarquée lors des reprises précédentes, opère ici à plein : l'un ne brille jamais aux dépens de l'autre, et le couple central devient le cœur battant de la soirée.

Autour d'eux, la galerie de personnages est tenue avec une autorité réjouissante. **Oksana Kucheruk**, danseuse étoile de la compagnie, prête à la Belle-mère une superbe de théâtre et une autorité naturelle qui rendent la cruauté du personnage d'autant plus savoureuse. Les demi-sœurs, **Perle Vilette de Callentstein** et **Diane Le Floc'h**, trouvent le ton juste : celui d'une maladresse calculée, d'une vanité blessée qui fait rire sans jamais tomber dans la caricature gratuite. Et lorsque **Emilie Cerruti** endosse les atours de la Fée Marraine, le merveilleux cesse d'être un effet pour devenir une présence bienveillante et lumineuse. Même les rôles de caractère, à l'image du Costumier de **Marc-Emmanuel Zanoli**, rappellent que la profondeur d'une distribution se mesure aussi à la façon dont chaque emploi est habité



Côté musique, la direction de **Pierre Dumoussaud** – placé à la tête de l'O**rchestre National Bordeaux Aquitaine** – se déploie avec une autorité souple, faisant ressortir tantôt la richesse orchestrale, tantôt l'ironie mordante qui traverse l'écriture de Prokofiev. Sous sa baguette, la phalange girondine devient un personnage à part entière, tour à tour confident, ironique et bouleversant. La musique de Prokofiev, souvent décrite comme l'un des grands joyaux du répertoire chorégraphique du XXe siècle – romantique, drôle, mystérieuse et parfois teintée de gravité – trouve ici une lecture qui en révèle toute la complexité sans jamais alourdir le récit.

Faut-il le dire ? Cette *Cendrillon* n'est pas une féerie pour enfants sages. C'est un spectacle de Noël qui prend le risque de la mélancolie, de l'humour noir et de la tendresse vraie. Et c'est précisément ce qui en fait une soirée magique : la certitude, en quittant le Grand-Théâtre, d'avoir vu non pas une jolie image, mais un conte qui avait un cœur, une horloge

et une âme.

CRITIQUE, danse. BORDEAUX, Grand-Théâtre (du 10 au 31 décembre 2022). PROKOFIEV : « Cendrillon » par David BINTLEY et le Ballet de l’Opéra national de Bordeaux. Crédit photo (c) Pierre Planchenault